



Découvrir la vie de Rosalie Rendu

Objectif

Faire découvrir la vie de la Bienheureuse Rosalie Rendu, et comprendre la vitalité et l'actualité de son engagement auprès des plus pauvres.

Destinataires

Tout membre des Conseils et Conférences, en particulier tout nouvel arrivant.

Le mot de Rosalie Rendu

Si vous voulez que quelqu'un vous aime, aimez d'abord en premier ; et si vous n'avez rien à donner, donnez-vous vous-même.



Règle de la SSVV

§ 4.3 De la famille vincentienne, commentaires

Les Conférences se souviennent toujours de la Bienheureuse sœur Rosalie Rendu, première Conseillère Spirituelle des fondateurs de notre Société. Elle leur prodigua ses conseils éclairés. Sa vie exemplaire au service des pauvres fut une source d'inspiration permanente pour ces jeunes laïcs engagés dans l'action sociale. Elle se rendait toujours disponible pour les premiers Vincentiens, comme "une mère" prête à encourager la vocation responsable de "ses fils".

Jeanne-Marie Rendu naît le 9 septembre 1786 à Confort, au pays de Gex, dans le Jura. Ses parents, petits propriétaires montagnards, vivent dans l'aisance et la simplicité, et sont estimés dans tout le pays.

Jeanne-Marie a trois ans lorsqu'éclate la Révolution. Dès 1790, l'adhésion par serment à la Constitution civile du clergé est imposée. La maison de la famille Rendu devient un refuge pour les prêtres réfractaires. Jeanne-Marie grandit dans

ce contexte de foi chrétienne, sans cesse exposée au danger de la dénonciation.

Elle fait même sa première communion une nuit, au fond d'une cave. Ce climat d'héroïque piété forge son caractère : elle devient une jeune fille vive, espiègle, droite et volontaire.

En 1796, la famille est bouleversée par le décès du père et de la dernière petite soeur, âgée de quatre mois. C'est l'aînée qui va aider la mère à élever ses trois

Envoyez vos suggestions et commentaires à propos de ce document à fospj@vincentdepaul.be
F - Découvrir la vie de Rosalie Rendu

soeurs. Au lendemain de la Terreur, les esprits s'apaisent et la vie reprend.

Mme Rendu envoie Jeanne-Marie étudier au pensionnat des soeurs ursulines, à Gex. Au cours d'une promenade, elle découvre un hôpital où les filles de la Charité s'occupent des malades et des pauvres. Elle y effectue un stage à la fin duquel elle exprime le grand désir de devenir elle aussi.

Le 25 mai 1802, Jeanne-Marie a 16 ans. Elle entre déjà au noviciat de la maison-mère des filles de la Charité, rue du Vieux-Colombier à Paris. Mais sa santé est fragile et son zèle à vouloir répondre aux exigences de sa nouvelle vie la détériore. Elle est donc envoyée dans la petite communauté de la rue des Francs-Bourgeois, qui sera transférée plus tard rue de l'Épée-de-Bois, dans le quartier Mouffetard.

Là, elle reçoit le nom de Rosalie, pour la distinguer d'une autre religieuse qui porte le même prénom qu'elle. Elle y restera cinquante-quatre ans, au cours desquels elle ne tendra que vers un but : « Traquer la misère pour rendre à l'homme sa dignité. »

Une supérieure engagée

En ce début du XIXe siècle, le quartier Mouffetard est le plus misérable d'une capitale en pleine expansion. Les pauvres s'y entassent, victimes de la misère et de tous les vices : taudis insalubres, maladies, détresse du chômage, vols, alcoolisme... Sœur Rosalie y fait son apprentissage, accompagnant les soeurs

dans la visite des pauvres et des malades. Elle enseigne déjà le catéchisme et la lecture aux petites filles accueillies à l'école gratuite.

Elle prononce ses vœux en 1807, entourée de sa communauté. En 1815, lors de l'occupation étrangère de Paris, après la chute de Napoléon, sœur Rosalie est nommée supérieure de sa petite communauté du Ve arrondissement. Sa soif d'action, son dévouement, son autorité naturelle, son humilité, sa compassion et ses capacités d'organisation se révèlent dans sa lutte contre la misère.

Les ravages du libéralisme économique de l'époque accentuent le nombre et la misère de « ses pauvres », comme elle les appelle. Ses soeurs sont envoyées dans tous les recoins de la paroisse Saint-Médard pour apporter vivres, vêtements, soins ou paroles réconfortantes. Pour venir en aide à tous ceux qui souffrent, elle ouvre une pharmacie, une école, un dispensaire, un orphelinat, une crèche, un patronage pour les jeunes ouvrières, une maison pour les vieillards sans ressources...

Son exemple stimule ses soeurs à qui elle répète souvent : « *Une fille de la Charité est comme une borne sur laquelle tous ceux qui sont fatigués ont le droit de déposer leur fardeau.* » Elle est sévère sur la manière dont les soeurs reçoivent les pauvres : « *Ils sont nos seigneurs et nos maîtres !* » On l'appelle « *l'ange du quartier* » et « *la mère de toutes les mères* ».

« *Donnez-vous vous-même* »

Elle incite ses sœurs à prendre le temps de l'oraison avant les visites aux pauvres. La maison des malades est son monastère, les murs de la ville et les salles d'hôpitaux, son cloître. Sa foi, ferme comme un roc, lui révèle Jésus-Christ en toute circonstance : « Jamais je ne fais si bien l'oraison que dans la rue », dit-elle. Sa vie de prière est intense.

Plus que l'action, le plus précieux à ses yeux est de sauver les âmes. Elle instruit, catéchise, évangélise particulièrement les malades et les mourants. Elle élève les âmes vers des réalités surnaturelles par la prière et la réception des sacrements.

Dans ce quartier où Dieu est souvent méconnu, personne ne repousse le prêtre envoyé par sœur Rosalie. Ses supérieures lui confient les postulantes et les jeunes sœurs, pour les former. Un jour, elle donne à une de ses sœurs en difficulté ce conseil, qui était le secret de sa vie : « Si vous voulez que quelqu'un vous aime, aimez d'abord en premier ; et si vous n'avez rien à donner, donnez-vous vous-même. »

Sa renommée se répand dans tous les quartiers de la capitale et au-delà, dans les villes de province. Les particuliers, les associations, les ordres religieux, l'Église, l'État : tout le monde s'adresse à elle !

Elle finit par entraîner la charité publique et privée dans la lutte contre la pauvreté. Les dons affluent vite, car les riches ne savent pas résister à cette femme si persuasive. Les souverains qui se

succèdent à la tête du pays ne l'oublient pas dans leurs libéralités. Les riches comme les pauvres viennent dans son parloir. Ils viennent trouver auprès d'elle du soutien, des conseils, ou encore « une bonne œuvre » à accomplir. Sœur Rosalie accueille des personnalités éminentes, telles que l'ambassadeur d'Espagne, Donoso Cortés, Charles X, le général Cavaignac, des écrivains et des hommes politiques, des évêques, et même l'empereur Napoléon III et sa femme. Pleine de compassion, de délicatesse et de clairvoyance, d'une autorité quasi maternelle, elle se montre franche dans ses paroles, avec un brin de sévérité s'il le faut.

En cornette sur les barricades

Les étudiants de tous les horizons viennent frapper à sa porte ou à sa modeste « Banque de la Providence ». Parmi eux, elle inspire, oriente et appuie les projets du cofondateur de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, le bienheureux Frédéric Ozanam, et le vénérable Jean-Léon Le Prévost, futur fondateur des Religieux de Saint-Vincent-de-Paul. Elle a été au centre du déploiement d'un réseau de charité qui caractérisa Paris et la France dans la première moitié du XIXe siècle.

Durant la Révolution de 1830 et 1848, les émeutiers élèvent des barricades. Des luttes sanglantes opposent le pouvoir à une classe ouvrière déchaînée. Sans crainte de perdre sa vie, cette dame en cornette blanche monte sur les barricades et s'interpose entre les

belligérants. Elle parcourt les rues, parlemente avec les insurgés, secourt les blessés, protège les réfugiés. Sœur Rosalie clame : « On ne tue pas ici ! » Comme jadis ses parents, elle donne asile à l'archevêque.

Une foule immense la suit

La guerre civile terminée, une épidémie de choléra fait des centaines de victimes par jour à Paris. Courant tous les risques, soeur Rosalie va jusqu'à ramasser elle-même les corps abandonnés dans les

rues. Avec ingéniosité et courage, et grâce au dévouement des filles de la Charité, elle organise les secours.

En 1852, Napoléon III décide de lui remettre la croix de la Légion d'honneur qu'elle reçoit très humblement, mais qu'elle ne portera jamais. De santé fragile, soeur Rosalie surmonte fatigues

et fièvres. Mais l'absence de repos, l'âge et l'accumulation des tâches finissent par venir à bout de sa résistance et de sa volonté. Durant les deux dernières années de sa vie, elle devient progressivement aveugle.

Elle meurt le 7 février 1856, après une courte maladie. Ses obsèques sont célébrées à l'église Saint-Médard. Une foule immense suit sa dépouille jusqu'au cimetière Montparnasse, manifestant ainsi son admiration pour l'œuvre accomplie par cette sœur hors du commun. Un hommage discret, mais visible encore aujourd'hui, est rendu à ce témoin de la miséricorde de Dieu. Sur sa tombe, il est gravé : « À la bonne mère Rosalie, ses amis reconnaissants, les pauvres et les riches ».

Jean-Paul II a béatifié Rosalie Rendu le 9 novembre 2003.

Source : SSVP France, Soeur Rosalie Rendu ou « l'ange du quartier » Mouffetard par Camille Caquineau

Pour aller plus loin

En quoi la vie et l'action de Rosalie Rendu peut nous faire avancer dans notre action auprès des plus pauvres ?

Voir aussi

Découvrir la vie de Frédéric Ozanam
Découvrir la Famille Vincentienne